

Guy Lalancette, William S. Messier, Alain Olivier

Yvon Paré

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2011). Compte rendu de [Guy Lalancette, William S. Messier, Alain Olivier]. *Lettres québécoises*, (143), 32–33.



Guy Lalancette, *Le bruit que fait la mort en tombant*,
Montréal, VLB éditeur, 2011, 72 p., 19,95 \$.

Un grand vide

Un accident de la route a emporté la sœur de l'écrivain Guy Lalancette. C'était l'hiver, la nuit peut-être, un vendredi qui met fin à une semaine folle de gestes et de préoccupations.

Il y a eu la sonnerie du téléphone, une voix.

C'est à distance que le bruit est arrivé jusqu'à moi. Le bruit obsédant du téléphone, ce vendredi soir de janvier, à l'heure de la vaisselle. (p. 18)

La sœur, la complice qui partageait ses secrets, ses lubies et ses mondes imaginaires vient de succomber. Il n'y a plus de mots, il n'y a plus de phrases.

Ta mort ne se raccommode pas. Je ne sais pas comment rapiécer ce manque que j'ai, cette absence bruyante qui tombe dans mes nuits sur tout et réveille ton souvenir. (p. 28)

Les rires, les jours heureux, les peurs et les craintes reviennent dans une vague. Tout ce vécu qui se bouscule.

La mort, ça fait du bruit en tombant. C'est toujours un accident. Quand la mort tombe sur un plancher de bois, il y a tout l'écho que ça fait. Le bruit s'étend aux alentours, se heurte au lit des planches, s'incruste, marque et fend. L'éclat d'une cassure. (p. 17)



GUY LALANCETTE



Cauchemar

Les frères et les sœurs s'amènent de partout et figent autour du cercueil pour se raser, pour être certains de ne pas vivre une hallucination.

Elle est là, dans un grand cercueil rouge, verni, lustré, lumineux, habillé de coussins et de parements qui lui font un grand nuage ouvert sur une mort vive. On l'a couchée presque vivante dans sa blouse jaune à fleurs blanches, sa préférée, ses mains jointes sur le ventre d'un bonheur tranquille comme si l'on voulait la faire sourire encore un peu. (p. 16)

L'écrivain, le frère dévasté, tente de se guérir par les mots. La mort fait les manchettes des journaux et de la télévision. Une sans-abri est retrouvée gelée dans

une ruelle de Montréal, une jeune fille se pend dans le garage familial après une rupture, un homme tue sa femme et ses enfants avant de rater son suicide. Toutes ces morts en écho à sa propre fin qui viendra bien un jour, sur la pointe des pieds ou dans un grand fracas.

J'entends déjà le bourdonnement que fait ma propre mort comme un ventre habité. Une grossesse dévorante qui se nourrit aux murmures de chaque heure, de chaque journée, prenant aux battements du cœur tous les instants échappés. (p. 65)

La tragédie familiale s'amalgame à ces décès qui marquent les jours, témoignent des folies, de l'indifférence et de la haine qui aveuglent partout.

Un sujet difficile, une écriture un peu rugueuse pour témoigner de ce grand bouleversement qui brûle l'être. Un court récit senti et particulièrement émouvant.



William S. Messier, *Townships, récits d'origine*,
Montréal, Marchand de feuilles, 2009, 114 p., 16,95 \$.

L'étrange dans le quotidien

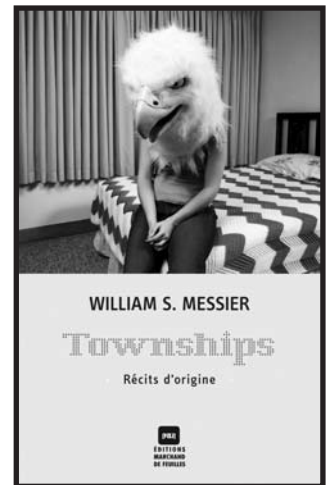
Que voilà des récits étonnants et séduisants ! William S. Messier, dans *Townships*, nous entraîne dans les Cantons-de-l'Est pour y faire des découvertes étonnantes.

Le narrateur s'égare dans un labyrinthe inextricable de chemins et de routes. Une manière de surprendre des villages discrets, des hommes et des femmes qui vivent en marge du monde.

Sainte-Cécile-de-Milton doit être la ville la moins bien définie des Cantons-de-l'Est. Le genre de village qu'on traverse d'une limite à l'autre avant d'avoir fini de prononcer le nom au complet. Comme Saint-Cyrille-de-Wendover ou n'importe quel autre Saint-Quelque-chose-de-Quelque-chose-d'autre; des noms de villages qui ne deviendront jamais des noms de grandes métropoles. (p. 12)

Il suffit pourtant de s'arrêter à un relais et l'étrangeté s'approche le sourire aux lèvres. Dans « Cantine 12, Sainte-Cécile-de-Milton », le narrateur fige devant des serveuses siamoises.

Puis, je les ai vues passer de l'autre côté du comptoir, toujours collées. Les deux sont allées à la cafetière. Une a ramassé une tasse sur l'étagère, l'autre y a versé du café. Et les deux avaient la main dans la même



poche du tablier de celle qui versait le café — je ne sais plus si c'était Lina ou Diane. Une des deux a remarqué que je les fixais. (p. 14)

Elles sont soudées par le petit doigt et semblent s'accommoder parfaitement de la situation.

Art

Le merveilleux accompagne souvent les gens qui vivent simplement et qui n'apparaissent jamais aux nouvelles télévisées. Le fabuleux se niche là où on ne l'attend jamais.

Il avait une bosse en dessous du bras qu'il cachait avec une espèce de linceul. C'était le fœtus semi-vivant de son frère jumeau François-Claude Bouchard. Il lui mettait toujours un linceul ou une nappe ou un foulard ou une napkin ou un drap ou quelque chose, parce que sa peau était très sensible au soleil. Il le nourrissait avec du beurre de pinottes qu'il ramassait autour de son pouce. Quand tu voyais Charles-Arthur Bouchard se promener avec une main en dessous du linceul, dans l'aisselle, accotée sur la bosse, tu pouvais être certain qu'il y avait au bout de cette main-là une bouche de fœtus semi-vivant qui se tétait un snack. (p. 70)

Des souvenirs d'enfance, des découvertes, des initiations à l'amour, des pertes aussi quand il se souvient du jour où il a appris la mort de Gerry Boulet. Une belle flânerie qui permet d'écouter une émission de radio en parcourant un rang d'un bout à l'autre ou encore un match de hockey qui ressemble à un combat extrême.

Des surprises qui se cachent dans la vie de tous les jours et surtout une écriture qui frappe à grands coups de marteau. Un écrivain attentif aux gens, sensible à la géographie qui forge peut-être les individus. Un humour incomparable.



Alain Olivier, *Voyage au Mali sans chameau*, Montréal, XYZ, 2010, 321 p., 25 \$.

Le voyage intérieur

Vingt ans plus tard, Alain Olivier retourne au Mali, dans un pays qui l'avait séduit à l'époque. Pourquoi partir au bout du monde? Ces questions surgissent quand vient le temps de faire ses valises.

Lorsqu'on part en voyage, on porte toujours en soi le secret espoir de réinventer sa vie. Personne n'y échappe, pas même le plus choyé des hommes. Même comblé — avec à ses côtés la plus ravissante des compagnes, un fils adorable, entouré d'amis fidèles, menant une carrière exaltante, qui n'en vient pas certains jours à rêver d'une nouvelle existence? (p. 11)

Se réinventer pour devenir un autre. Il semble que ce soit la plus folle des utopies, mais pourquoi ne pas y croire.

On continue pourtant de se bercer de l'illusion que le voyage, inévitablement, nous transformera. Qu'il n'en restera pas que des photographies sur du papier glacé, ni même des souvenirs inscrits dans la mémoire, mais que ce qu'on y aura vécu sera gravé, buriné dans notre chair. (p. 11)

Il faut pour cela quitter son confort et aller vers l'autre. Le voyageur attentif se heurte à des différences et à des croyances qui changent selon les lieux et les espaces.

Retour

Laisant sa famille, son fils avec qui il a fait un périple au Vietnam, Alain Olivier entreprend un pèlerinage aux sources, histoire de jauger où il en est. Ce pays du Mali l'avait tant séduit, il y a plus de vingt ans. Il se rendra vite compte que tout bouge et que rien ne peut être pareil.

Je détourne la tête, complètement désemparé. Je viens de réaliser soudainement que cet homme est mon miroir. Je voudrais retrouver la passion qui m'a tant fait aimer ce pays et j'attends, assoupi, qu'elle renaisse. Or, il y a des gens qui vivent là. Juste à côté. Tout près de moi. Comment se fait-il qu'ils me paraissent si loin? Qu'ils me semblent hors d'atteinte? Qu'ils demeurent hors de moi? N'est-ce pas pourtant sur le continent africain que j'ai commencé, à vingt ans, à ne plus me sentir totalement étranger aux autres — et à moi-même? (p. 18)

Le voyageur se laisse prendre par le rythme de ce pays enchanteur. Il s'attarde auprès des gens qui se débattent tous les jours dans les campagnes pour avoir un peu d'eau. Des hommes et des femmes l'accueillent. Il prend un repas avec eux, écoute, sourit et écoute encore. Et le plus important: un arbre dans la savane, des rires, des moments uniques où la communication fait vibrer l'être et peut-être l'âme aussi. De quoi enchanter et s'abandonner.

Retour

Il reviendra pourtant, il faut toujours revenir. Il retrouvera sa compagne, ce fils à qui il s'adresse tout au long du récit. Celui qui rentre est toujours un peu différent et semblable. La vie, qu'on le veuille ou non, transforme l'être chaque jour.

Car le voyage, inmanquablement, bouscule le voyageur. Il y découvre sa véritable identité et donc, forcément, ce qu'il y a de plus singulier en lui, son individualité propre, mais aussi le banal, le commun, c'est-à-dire son humanité et, par delà, celle de ses semblables. Et c'est ainsi que le voyage nous prépare à cet instant à la fois unique et universel où nous devons tout laisser, de façon irrémédiable, derrière nous. (p. 316)

Voilà une belle occasion de réfléchir sur l'accueil, l'amitié et l'amour. Un plaisir que de suivre ce voyageur attentif qui prend le temps d'écouter, de regarder et de réfléchir. C'est l'art même de l'exploration intérieure. [\[A\]](#)

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le compte rendu critique de l'ouvrage de Sofia Benyahia dans notre dernier numéro. Il était écrit « faire don de soi sans être étranger à tout, partout... » Il aurait fallu lire « faire don d'un soi sans être, étranger à tout, partout, depuis toujours, parmi les siens, à soi-même étranger. » Nos excuses à l'auteure et à son éditeur.

